

Enemies within : The culture of conspiracy in modern America [Robert Alan Goldberg]

Autor(en): **Guilhot, Nicolas**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **11 (2004)**

Heft 3

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Nutzungsbedingungen

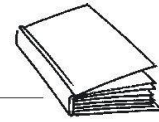
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



anderer auch nationalsozialistische UFOs eine wichtige Rolle spielen, sind in der esoterischen Szene zu Bestsellern avanciert und haben verschiedene Nachahmer auf den Platz gerufen. Der Beitrag zeigt in erschreckender Deutlichkeit die fließenden Übergänge zwischen Esoterik und Rechtsextremismus auf.

Der daran anschliessende Beitrag von Eduard Gugenberger verdeutlicht, dass diese Affinität keine Innovation unserer Tage darstellt. Schon in den Anfängen der abendländischen Esoterik in der Mitte des 19. Jahrhunderts spielten antisemitische und antimasonische Verschwörungstheorien eine wichtige Rolle. Die «magische Renaissance», die Theosophie und die verschiedenen esoterisch-okkulten Orden mündeten um 1900 in die von Jörg Lanz von Liebenfels und Guido von List begründete Ariosophie ein, aus der Hitler viele Versatzstücke seiner Weltanschauung entlehnen konnte. Nach dem Ersten Weltkrieg entstand die Thule-Gesellschaft, welche esoterische und germanomythische Elemente mit rechtsextremer Politik verknüpfte und bald in der frühen nationalsozialistischen Bewegung aufging.

Pierre-André Bois schliesslich spürt den Verschwörungstheorien im ausgehenden 18. Jahrhundert nach. Seines Erachtens stellt das Verschwörungsmotiv ein wesentliches Strukturelement eines neuen politischen Diskurses dar, der sich in der Zeit der Französischen Revolution formierte. Dazu gehörte sowohl die Vorstellung, die Umwälzung sei die Inszenierung einer verschworenen Gruppe von Freimaurern, Illuminaten und Jakobinern, als auch die Furcht vor jesuitischen und aristokratischen Komplotten. Auch wenn die Bedeutung des Verschwörungsdenkens abgenommen habe, sei der ideologische Kern dieses neuen Diskurses, nämlich die Ausrichtung auf Sieg oder Niederlage, bestimmend geblieben. Ein ausführlicher

Quellenanhang mit Auszügen aus wichtigen verschwörungstheoretischen Texten beschliesst den Band.

Insgesamt lotet der Sammelband die verschiedenen Facetten antisemitischer und antimasonischer Verschwörungstheorien gut aus. Allerdings hätte es sich aufgedrängt, die weit gehende Beschränkung auf dieses Segment verschwörungstheoretischen Denkens bereits im Titel des Bandes anzudeuten. Nicht ganz einsichtig ist zudem die Anordnung der Beiträge, hinter der weder ein chronologisches noch ein systematisches Prinzip erkennbar ist.

Christian Koller (Zürich)

ROBERT ALAN GOLDBERG
ENEMIES WITHIN
THE CULTURE OF CONSPIRACY
IN MODERN AMERICA

NEW HAVEN, YALE UNIVERSITY PRESS, 2001, 354 P.,
€ 28,50

Les théories de la conspiration ont trouvé depuis le 11 septembre un terrain très favorable à leur renouveau. Ecrit avant cette date, le livre de Robert Goldberg est à l'abri de tout soupçon d'opportunisme éditorial et de sacrifice aux impératifs commerciaux propres aux *instant books*. De facture universitaire, l'ouvrage s'appuie sur une documentation riche et variée pour analyser les formes et les usages sociaux des théories de la conspiration aux Etats-Unis. Loin de faire une interprétation psychologisante du «conspirationnisme» ou de tomber dans la contre-enquête journalistique, l'auteur aborde au contraire ce phénomène comme une tradition profondément ancrée dans la culture politique du pays, qui conserve en les renforçant certains traits constitutifs de l'expérience américaine: la suprématie protestante, le souci de l'ordre racial,

l'anti-élitisme d'origine populiste, la défense de la propriété privée, la méfiance vis-à-vis du gouvernement central, etc.

Le premier chapitre est ainsi consacré à montrer en quoi la conspiration est la *forma mentis* dominante de l'imaginaire politique national: de l'époque coloniale à nos jours, elle se développe comme le double angoissant de l'*exception* américaine. Nés d'une révolution anti-coloniale et d'un désir de fonder matériellement et constitutionnellement la liberté, les États-Unis se perçoivent d'emblée comme une forteresse assiégée, objet de toutes les convoitises ou des desseins les plus noirs, des conspirations papistes (à laquelle l'immigration irlandaise donnera un contenu racialisé) aux intrigues monarchistes, en passant par les conjurations d'esclaves, toutes visant à priver les protestants américains de leur liberté. Une forte tradition républicaine vient nourrir cette hantise de l'aliénation politique, qui va prendre des formes parfois critiques, mais plus souvent réactionnaires, et se traduire par la méfiance vis-à-vis du gouvernement fédéral et de ses élites, fourriers du «globalisme».

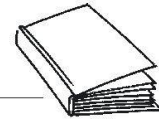
Si l'on voit bien comment la conspiration fournit un langage politique en même temps qu'un principe d'identité nationale, on regrette que l'auteur se contente de suggérer cette problématique sans jamais la développer, alors même qu'elle est au cœur de son ouvrage.

En revanche, Goldberg offre au lecteur des analyses beaucoup plus affinées lorsqu'il souligne la fonction matricielle de la menace soviétique dans le développement des théories de la conspiration au 20^e siècle. À cet égard, l'évolution de la John Birch Society, relatée dans le second chapitre, est éclairante. Née pour dénoncer la conspiration communiste censée miner les institutions américaines de l'intérieur, cette fondation va rapidement porter le discours conspirationniste à un ni-

veau de sophistication supérieur, notamment sous l'effet de la détente: le communisme soviétique ne serait en réalité qu'un sous-complot, la véritable conspiration étant le fait de milieux occultes («Illuminati», finance internationale, réseaux maçonniques), véritables maîtres d'œuvre de la guerre froide poursuivant leur projet d'un gouvernement mondial. Nombre des thèmes conspirationnistes (l'infiltration communiste, l'affaiblissement de l'Amérique) vont être repris par le candidat Reagan, avant que celui-ci ne tombe à son tour sous le coup du soupçon.

On aurait toutefois souhaité que les chapitres suivants prolongent cette réflexion à peine ébauchée. Ils constituent plutôt une série de vignettes kaléidoscopiques, parfois de simples prétextes à la description narrative d'un vaste matériau empirique et documentaire, certes intéressant, mais souvent sous-exploité (le chapitre sur les mouvements religieux eschatologiques, notamment, en arrive à diluer la notion de conspiration pour l'appliquer à toutes les lectures du présent comme fin de l'histoire et avènement de l'Antéchrist).

Les théories expliquant l'assassinat du président Kennedy, la thèse de l'oppression des noirs par les élites juives alimentée par Louis Farrakhan, et les délires techno-futuristes inspirés par l'incident de Roswell (un ballon météorologique de l'armée qui s'écrase dans le désert en 1947 nourrit vite de multiples conjectures sur des contacts secrets entre le gouvernement fédéral et des extra-terrestres) viennent illustrer le caractère agglutinant et proliférant des théories de la conspiration: elles entrent en résonance les unes avec les autres et se renforcent mutuellement. C'est parce qu'il allait révéler l'existence de pourparlers avec extra-terrestres que Kennedy a été abattu; la guerre contre les noirs menée par les juifs américains fait écho aux vieilles thèses



ses du complot juif international, reprises simultanément par les milices extrémistes ou les chrétiens millénaristes, etc. Ces effets de miroir s'appuient en réalité sur de nouvelles formes de socialisation politico-religieuse qui assurent la très large diffusion des thèses conspirationnistes: «Lors des foires aux armements ou des séminaires de survie, les contre-subversifs [c'est-à-dire ceux qui luttent sans relâche contre la conspiration] entrent en contact avec les défenseurs du port d'arme, les dissidents fiscaux, et les chrétiens se préparant au nouveau millénaire.» (57) Mais l'auteur n'en dira pas plus, alors que le lecteur a été mis en appétit par cette référence à un véritable terrain d'enquête sociologique et politique. De même, Goldberg souligne le rôle des nouvelles technologies dans le renouveau des théories du complot – la répétition incessante ou la reprise de ces thèses a tendanciellement valeur de preuve, et ce d'autant plus que l'absence de preuve est le signe par excellence de la conspiration – on aurait aimé, là aussi, une réflexion mieux articulée et plus solide sur cette forme extrêmement économique de rationalisation et sur sa nature purement discursive, sur sa capacité à capitaliser les peurs et à leur donner une efficacité politique.

Sans doute, l'un des obstacles empêchant l'auteur de donner à ces réflexions toute l'ampleur qu'elles mériteraient est la masse documentaire sur laquelle il s'appuie et qu'il est de toute évidence désireux de couvrir dans son intégralité. Loin de se cantonner aux discours émanant des milieux conspirationnistes, Goldberg retrace aussi les circuits à travers lesquels l'hypothèse du complot est recyclée via la culture populaire, comme l'industrie hollywoodienne, les pseudo-documentaires à destination du grand public, ou les séries télévisées telles que X-Files – une culture d'autant plus perméable aux théories de la conspi-

ration que celles-ci font écho à des motifs identitaires profonds.

En somme, c'est peut-être lorsqu'il tend le plus vers les *cultural studies* que l'ouvrage révèle ses qualités, au prix, toutefois, d'une certaine frustration éprouvée par le lecteur.

Nicolas Guilhot (Paris)

**PETER KNIGHT
CONSPIRACY CULTURE
FROM THE KENNEDY
ASSASSINATION TO THE X-FILES**

ROUTLEDGE, LONDON 2000, 287 S., \$ 25,95

**PETER KNIGHT (HG.)
CONSPIRACY THEORIES
IN AMERICAN HISTORY
AN ENCYCLOPEDIA**

ABC CLIO, SANTA BARBARA (CALIF.) 2003,
2 BÄNDE, 925 P., \$ 195,75

Die Vereinigten Staaten sind nicht nur ein Paradies üppig blühender Verschwörungssängste, sie haben auch eine höchst anregende Literatur zur Thematik hervorgebracht. Hierzu zählen die Arbeiten von Peter Knight, der an der Universität von Manchester im Feld der «American Studies» tätig ist. Zeitgleich mit der Arbeit von Robert Goldberg entstanden (siehe die vorangehende Besprechung von *Enemies within*), der als Mitherausgeber und Verfasser thematischer Beiträge in der grossen Enzyklopädie über Verschwörungstheorien in der US-amerikanischen Geschichte fungiert, strebt Knight keine weit ausholende Übersicht der US-Geschichte an, sondern konzentriert sich auf die Entwicklung der jüngsten Jahrzehnte. Wer sich rasch und handlich über ältere oder aktuellere Fälle informieren möchte, greift mit Gewinn nach der zweibändigen Enzyklopädie. Diese bietet nicht nur in kurzen Einleitungen